

Quand j'étais sans peine

Claude Lagadec

Volume 19, numéro 2 (110), mars-avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30861ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagadec, C. (1977). Quand j'étais sans peine. *Liberté*, 19(2), 58-59.

en toute liberté

QUAND J'ÉTAIS SANS PEINE

J'avais connu Denise à l'automne et nous passions nos samedis à son petit deux-pièces de la rue Monkland. J'étais gardien de nuit à l'époque, et le soir vers six heures j'empruntais sa vieille auto sans chauffage pour me rendre à la Rosemont Steel. Je retournais chez elle le lendemain matin à sept heures.

Certains matins de février un ballon rouge flottait au-dessus de la rue Laurier dans le froid très vif. Abruti de café et du tabac de la nuit je montais dans la bagnole qu'il fallait tout d'abord faire démarrer. Puis c'était la longue traversée de la ville dans le dimanche désert. C'est un vrai supplice de rouler dans une auto quand l'air glacé s'introduit par toutes les fissures d'un plancher pourri et de portières qui jouent dans leur logement. Arrivé rue Monkland j'avais très froid.

Denise dormait encore à cette heure et ne voulait pas de mon froid dans son lit. J'entrais dans la cuisine et allumais le fourneau du poêle à gaz. J'enlevais quelques vêtements, pas tous, et j'attendais que la chaleur me pénètre comme il faut. J'étais assez bien. Pendant presque une heure mon corps se réchauffait sans impatience. Pourtant j'étais plutôt impatient à l'époque et supportais mal qu'un obstacle m'empêche de prendre sans détour. Mais dans le long dégel du dimanche matin j'attendais sans hâte que l'abrutissement

de la nuit de solitude et le froid du retour se dissipent peu à peu comme un brouillard dans l'échauffement d'une attente sûre de son fait. Cette certitude m'enchantait. Je ramollissais. Mes doigts engourdis se délassaient sans reprendre l'agilité et la volonté commodes qu'ils ont à présent quand j'écris ; ils se liquéfiaient un peu sans acquérir l'autre dureté, cessaient d'être insensibles sans redevenir doigts utiles. Riant tout seul je voyais la peau hérissée et frigide de mes cuisses se détendre et s'adoucir, les pores s'ouvrir, les poils se coucher dociles, apaisés. La chaleur du fourneau en éveillait une autre qui montait lentement dans ma reconnaissance chaque fois un peu étonnée, apaisant au passage l'impatience du jeune homme. Docile ductile involontaire j'étais la caresse redonnée bientôt à la femme endormie dans le lit tout proche, je me dépliais sans risque dans une rassurante inévitabilité, j'étais une sorte d'élongation paisible où la douceur ravissait au plaisir le privilège d'un autre sommeil. Douceur douceur douceur. Comme une eau retenue j'allais déborder bientôt de ma substance étale et cet excès m'était déjà rendu pour m'augmenter encore un peu. J'étais tout, je n'avais plus de partie, de différence ou d'aspérité, j'étais homogène, sans intérieur et sans extérieur.

Calme amplitude. J'étais la veille de la fête et la fête elle-même ressoudées. J'étais le printemps au début de la débâcle quand le temps semble s'en venir au lieu de sembler s'en aller, quand il approche et que les craquements qui sourdent des profondeurs d'odeurs revenues annoncent et sont l'eau refaite. J'étais beau c'était bon et j'étais bien.

Depuis ce temps il m'est arrivé parfois d'éprouver des difficultés quand il faut faire un effort pour simplement continuer à durer, s'éveiller le matin ; et le soir venu on ne s'endort qu'à grand peine. En ce temps-là j'étais sans peine.

CLAUDE LAGADEC